

**Judith A. Byfield, *The Great Upheaval: Women and Nation in Postwar Nigeria*, Athens, Ohio University Press, 2021, 276 p.**

Sara Panata

Mise en ligne : novembre 2023

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2023.cr17>

En ouvrant le livre *The Great Upheaval* de l'historienne Judith Byfield, on pourrait s'attendre à lire une nouvelle histoire des révoltes des femmes de la ville d'Abeokuta, située au sud-ouest de l'alors colonie britannique du Nigeria, dans les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale. Ces révoltes, organisées par l'organisation féminine *Abeokuta Women's Union* (AWU) composée en grande majorité de marchandes, ont fait trembler l'ordre politique, social et économique de la ville d'Abeokuta. À partir de 1947, l'AWU, guidée par la militante Funmilayo Ransome-Kuti, a demandé à l'administration coloniale et locale l'abolition de la taxation des femmes, l'intégration des femmes aux conseils politiques locaux et l'abdication du roi de la ville, qui concentrait excessivement de pouvoirs. Au moyen de pétitions, occupations de lieux publics et fermeture de marchés, les militantes obtiennent satisfaction. En juillet 1948, le roi de la ville, l'*alake* Ademola II, abdique. Événement sans précédent dans l'histoire du pays, cette abdication a été définie par Wole Soyinka comme « le grand bouleversement » (*the Great Upheaval*)<sup>1</sup>. Les femmes sont par la suite réintégrées aux conseils politiques locaux et la taxation est abolie.

Le livre, tout en dédiant uniquement un dernier et très riche chapitre à cette révolte, fait en réalité un pari beaucoup plus large. *The Great Upheaval* nous fait voyager sur un siècle d'histoire de la ville d'Abeokuta, de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle au retour de l'*alake* Ademola II dans la ville, en 1951. À travers ces cent ans d'histoire, racontés en six chapitres chrono-thématiques, Judith Byfield ambitionne de montrer les fondements genrés du nationalisme en construction. Pour prouver cette démonstration, *The Great Upheaval* suit deux fils rouges narratifs novateurs.

L'ouvrage raconte la construction d'un nationalisme structuré au niveau de la ville d'Abeokuta « antérieur à l'imposition de la domination coloniale et qui s'est poursuivi dans l'entre-deux-guerres » (p. 3)<sup>2</sup>. Ce nationalisme bascule ensuite, au tournant des années 1940, d'un nationalisme urbain centré sur Abeokuta à un nationalisme étatique basé sur l'ensemble du Nigeria. Ainsi, Judith Byfield montre le façonnement d'une construction nationale au niveau de la ville d'Abeokuta et de la région habitée par le groupe Egba. L'historienne « remet en question l'orientation théorique d'une grande partie de la recherche, qui présume que toute construction nationale est centrée sur une nation nigériane » (p. 3) et plus généralement sur un « État-nation ». En montrant la pertinence d'une analyse multiscalaire, partant de l'urbain pour analyser des dynamiques nationales tout en prêtant une fine attention à la manière dont les événements internationaux et l'histoire de la métropole britannique influencent ces

<sup>1</sup> Soyinka Wole (1993), *Aké, les années d'enfance*, traduit par Étienne Galle, Librairie générale française, Paris.

<sup>2</sup> Les traductions de l'anglais au français sont de mon fait.



dynamiques, Judith Byfield enrichit une très dense littérature sur le nationalisme au Nigeria. Plus généralement, son livre sera un cas d'étude utile pour tout.e historien.ne réfléchissant à la formation de constructions nationales et à leurs évolutions dans le temps.

Étroitement lié à ce premier fil rouge, un deuxième développement narratif propose une étude de la dimension genrée dans la construction des récits nationalistes. Analysant une polyphonie de voix à l'aune d'archives situées au Nigeria et au Royaume-Uni, *The Great Upheaval* s'attarde sur la production de multiples récits nationalistes et sur leurs caractères genrés. Cette réflexion est accompagnée d'une analyse tout aussi importante des transformations de constructions de genre sur un siècle d'histoire. Dans les six chapitres, l'historienne analyse les constructions culturelles de la nation et met en évidence à la fois leurs dimensions genrées et leurs évolutions historiques. Comme l'ont fait plusieurs autres chercheur.e.s, Judith Byfield montre alors la manière dont « l'histoire politique est finalement faussée par la marginalisation des femmes » (p. 5) et par un manque d'analyses historiques de genre qui questionnent systématiquement la masculinisation à la fois de l'appareil politique et des productions culturelles qui y sont associées<sup>3</sup>. Ce qui est particulièrement novateur dans le livre, est le fait de proposer cette analyse historique de genre sur une période longue qui commence avant le XX<sup>ème</sup> siècle pour montrer ensuite les continuités et points de rupture avec la période qui suit. Cette passionnante analyse est possible grâce à la relecture d'épisodes multiples de l'histoire tant politique qu'économique et culturelle de la ville d'Abeokuta. L'auteure ne nous propose alors pas simplement une histoire des femmes – comme le titre pourrait le laisser entendre – mais une analyse de genre des institutions politiques, des récits nationalistes et des politiques économiques qui remonte dans le temps bien avant la période de l'après-guerre – annoncée en couverture.

Ainsi, le premier chapitre propose une passionnante fresque des acteurs (missionnaires européens et Egba, chefs militaires, commerçants) et actrices (chefs, missionnaires européennes, *market women*) qui ont participé au façonnement d'un esprit national à Abeokuta à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, dans une période où des attentes de genre multiples se croisent, à la suite de l'implantation des premières missions chrétiennes. Le chapitre s'attarde également sur l'histoire du *Egba United Government* (EUG, 1898-1914) qui « apparaît à bien des égards comme l'aboutissement de la nation que de nombreux Egbas et non-Egbas avaient imaginée au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle » (p. 23). Mais ce nouveau gouvernement constitue aussi un premier site de réorganisation du pouvoir politique, qui se concentre dans les mains d'un seul roi, un homme, et qui exclut les femmes de rôles politiques. L'EUG se tourne aussi de plus en plus vers l'État colonial basé à Lagos pour un support économique et militaire, alimentant les mécontentements d'acteurs et actrices de la ville qui se voient progressivement exclu.e.s de l'administration et s'organisent pour s'y opposer (notamment avec la révolte des femmes ou le massacre d'Ijemo en 1914). Le chapitre montre alors les tensions idéologiques, politiques et économiques multiples qui se structurent en ces dernières années d'indépendance pour la ville d'Abeokuta. En 1914, pour en finir avec ces frictions, le gouvernement colonial de Lagos place la ville sous son protectorat

Le chapitre qui suit continue l'analyse de la masculinisation des structures administratives politiques au moment de la consolidation de l'*Indirect Rule* dans l'administration politique de la ville d'Abeokuta. En se centrant sur les célébrations du centenaire de fondation de la ville d'Abeokuta, organisé en 1930 et défini comme un « défilé de la masculinité » (p. 66), le chapitre est une lecture clef pour tout.e historien.ne se questionnant sur la construction de récits nationalistes et leur dimension genrée. Avec une approche d'histoire culturelle, Judith Byfield y analyse plusieurs textes historiques sur la ville, son pouvoir et sa structure, commissionnés pour l'occasion à des historiens locaux afin de « renforcer le paternalisme britannique, la domination de l'*alake* sur la structure politique Egba et la monopolisation de la politique par les hommes » (p. 66).

Le chapitre 3, centré sur l'entre-deux-guerres, propose un double changement d'échelle. Un premier axe connecte l'histoire de la ville d'Abeokuta à des mouvements nationalistes qui se forment à Lagos et qui cherchent à avoir une dimension nationale. Un deuxième volet connecte l'histoire de la ville à celle du militantisme noir au niveau mondial, en s'attardant sur le mouvement qui jaillit au Nigeria contre l'invasion italienne de l'Éthiopie en 1936. Avec des passages particulièrement passionnants Byfield montre que le mouvement de soutien à l'Éthiopie

---

<sup>3</sup> À titre d'exemple, sur le Nigeria, voir : Awe Bolanle (1977), « The Iyalode in the traditional Yoruba Political System » in A. Schlegel (dir.), *Sexual Stratification: a Cross-Cultural View*, New-York, Columbia University Press, pp. 144-159 ; Mba Nina (1982), *Nigerian Women Mobilized: Women's Political Activity in Southern Nigeria, 1900-1965*, Berkeley, University of California ; Oladejo Mutiat Titilope (2016), *Ibadan Market Women and Politics, 1900-1995*, Lanham, Lexington Books.

« a défini une conscience et une pratique politique qui a été façonnée par les frontières impériales, mais pas définie par elles, car il a rassemblé des peuples noirs issus de multiples empires » (p. 113). Par rapport aux nombreuses études qui ont étudié la manière dont des leaders politiques hommes se sont mobilisés en Afrique et au sein de la diaspora africaine en défense de la souveraineté éthiopienne, Judith Byfield s'attarde sur la manière dont les Africaines, et plus particulièrement les Nigérianes se sont activées au moyen de pétitions et collectes de fonds. Bien qu'on aurait apprécié plus de détails sur les mobilisations des femmes d'Abeokuta plutôt que de Lagos, ce chapitre permet de relire la période de l'entre-deux-guerres comme un moment « essentiel pour comprendre l'évolution des modèles politiques qui fondent le mouvement nationaliste de l'après-guerre » (p. 121) : c'est en ces années qui se créent des ponts entre niveau local, national et international.

Le chapitre « Femmes, riz et guerre » analyse la crise économique qui accompagne la Seconde Guerre mondiale et ses effets économiques et politiques sur la ville d'Abeokuta. Le conflit entraîne un manque de denrées alimentaires dans la colonie. Le riz devient en conséquence un bien précieux et les marchés des espaces de révolte et contestation dans un climat économique très tendu. L'État colonial s'infiltré de manière de plus en plus invasive dans les affaires économiques de la ville. Par les biais de l'*alake* et de la *Native Authority* d'Abeokuta, il contrôle les prix de denrées alimentaires ainsi que leurs circuits. Il implémente également des nouvelles taxes, créant « des tensions et une détresse économique profondes pour les femmes d'Abeokuta. » (p. 125). Le chapitre permet d'éclairer la complexité du système de taxation au Nigeria en général et dans la ville en particulier. Il montre en outre la manière dont l'*alake* s'implique progressivement contre les intérêts économiques des femmes, participant directement à la dégradation de leurs conditions de vie. Le « Grand Bouleversement » est alors aussi le fruit d'un mécontentement des marchandes cumulé sur plusieurs années et profondément ancré dans la structure économique coloniale promue par les britanniques et mise en œuvre par le roi et l'administration locale.

Focalisé sur les deux années qui suivent la Seconde Guerre mondiale et qui précèdent le « Grand Bouleversement » (1945-1947), le cinquième chapitre se centre sur les politiques d'austérité introduites au Nigeria en général et à Abeokuta en particulier, au lendemain du conflit mondial et sur leurs impacts dans les révoltes féminines qui ont suivi. En contrepied des études qui se sont concentrées sur les relations entre mouvements ouvriers et nationalistes en ces années d'après-guerre, l'analyse de Judith Byfield met en lumière « comment les femmes ont vécu les conditions de l'après-guerre et, par extension, leur relation avec le mouvement nationaliste » (p. 150). À une première partie plus générale qui nous permet de saisir les développements politiques et économiques de la période, suit un focus sur les marchandes d'Abeokuta et leurs sollicitations auprès de l'*alake* pour demander de meilleures conditions économiques et une réduction des impôts. Le chapitre montre le mépris du roi vis-à-vis de ces femmes qui, d'abord, cherchent la négociation pour faire avancer leurs requêtes. Face au dédain du roi, les marchandes se tournent vers l'association de Funmilayo Ransome-Kuti, l'*Abeokuta Ladies Club* (ALC), fondée le 15 mars 1945. L'analyse que Byfield nous propose permet de comprendre les événements qui préparent les révoltes de 1947 et « les interactions dynamiques entre l'impérialisme, le nationalisme et la politique locale dans ce contexte d'après-guerre » (p. 150). On peut regretter que cette alliance entre l'ALC et les marchandes, qui donne lieu à l'AWU, ne soit pas développée davantage. Qui sont les femmes qui font partie de la première et de la deuxième association ? Comment change-t-elle d'un point de vue organisationnel et structurel ? Une analyse du changement de la composition du mouvement de l'*Abeokuta Ladies Club* à l'*Abeokuta Women's Union* aurait aussi été appréciable pour saisir les raisons de la restructuration du réseau.

Le dernier chapitre délivre une analyse passionnante des révoltes d'Abeokuta de 1947 à 1948. Si le récit que N. Mba et C. Johnson-Odim proposent du *Great Upheaval* permet déjà de documenter l'histoire de ces révoltes, le livre de Judith Byfield nous amène plus loin dans la compréhension de cet événement<sup>4</sup>. Croisant des sources multiples (rapports des rencontres de l'*Egba Central Council*, correspondances de Ransome-Kuti, entretiens), le livre explore les points de vue de l'*Abeokuta Women's Union*, de l'*alake* Ademola, du *Egba Central Council* et des administrations coloniales au sujet de cette révolte montrant la manière dont ces acteurs et actrices divers ont vécu, compris et interprété le *Great Upheaval*. Le rapprochement de ces nombreux documents permet de suivre le déroulement de la révolte presque au jour le jour et d'en comprendre la portée révolutionnaire et novatrice. Le chapitre permet aussi de saisir ces mobilisations comme une manière pour les femmes de réaffirmer leurs rôles de « faiseuses de nation » (p. 210), après des années d'exclusion économique et politique. Si le point de

<sup>4</sup> Johnson-Odim Cheryl et Mba Nina (1997), *For Women and the Nation: Funmilayo Ransome-Kuti of Nigeria*, Urbana, University of Illinois Press.

vue des femmes en révolte émerge clairement de ce récit, on regrette toutefois le manque de portraits des femmes qui font partie de l'AWU, ce qui nous permettrait de mieux saisir les divergences à l'intérieur du mouvement.

Bien que l'attention donnée dans la structure globale du livre aux révoltes d'Abeokuta de 1947-1948 puisse sembler excessive – puisque l'auteure n'y dédie que le dernier chapitre – les développements du livre permettent une compréhension plus fine de ces révoltes, qui ont attiré l'attention de plusieurs chercheurs.e.s<sup>5</sup>. L'histoire de la ville d'Abeokuta, analysée dans sa dimension genrée, permet de « contextualiser les facteurs qui ont donné lieu à ce mouvement politique distinctif à Abeokuta » (p. 214) et de saisir de manière très claire « la profondeur de la marginalisation politique » (p. 215) qui a porté les femmes à s'organiser et à se mobiliser. Le livre montre aussi habilement que « la révolte fiscale des femmes d'Abeokuta a été le résultat d'un moment historique très spécifique – un moment où la crise économique, de nouvelles perspectives politiques, un leadership dynamique [dans la personne de Ransome-Kuti] et un dirigeant trop autoritaire [l'*alake*] se sont alignés. Cet alignement a permis aux femmes de se présenter comme une force écrasante de changement dans les relations entre l'État [colonial] et la société » (p. 224).

À la fin des révoltes d'Abeokuta, l'AWU se restructure pour former la *Nigerian Women's Union* (NWU constituée le 15 mai 1949) dont l'AWU ne sera plus qu'une branche parmi d'autres fondées aux quatre coins du Nigeria. Cette nouvelle entité politique qui ambitionne d'avoir une extension nationale démontre aussi un changement de vision politique, de l'échelle locale à l'échelle nationale. On peut regretter que ces passages sur la NWU soient laissés en introduction et en conclusion, alors qu'un sous-chapitre sur cette association et son travail de 1949 à 1951 aurait aidé à comprendre plus en détail la restructuration du mouvement une fois les révoltes terminées. Ainsi, la date butoir du livre, 1951, représente bien la fin de ces révoltes avec le retour de l'*alake* à Abeokuta après son exil. Toutefois l'affirmation que « la création de partis politiques [à partir de l'entrée en vigueur de la constitution Macpherson en 1951] a catapulté les femmes dans un nouveau paysage politique, dépourvu de l'idéalisme de genre et d'ethnie des années de l'immédiat après-guerre » (p. 25-26) pourrait être nuancée à l'aune des travaux sur les mouvements féminins qui ont affirmé leur indépendance par rapport aux partis politiques dans les années 1950-1960<sup>6</sup>. Ainsi, croiser des archives personnelles d'autres militantes du Nigeria aurait pu être un moyen d'intégrer d'autres voix militantes qui ont interagi avec le mouvement d'Abeokuta depuis d'autres villes (par exemple les archives de la militante F.A.Ogunsheye ou celles de la militante Elizabeth Adekobe).

*The Great Upheavals* s'appuie sur une importante littérature historique et présente des perspectives nouvelles sur la dimension genrée de la construction d'un État, proposant une temporalité longue et novatrice. En rapprochant des historiographies multiples (histoire des nationalismes, histoire économique, histoire culturelle, histoire politique, histoire des femmes et du genre), Judith Byfield confirme ses qualités d'historienne capable de naviguer entre des bibliothèques historiques multiples. Le choix de passer d'un épisode à l'autre de l'histoire d'Abeokuta, avec des approches historiques et des échelles différentes, permet une lecture du livre par chapitre. Chaque chapitre peut nourrir des syllabus historiques différents grâce à diverses approches et à une analyse multiscalaire. Cette diversité porte toutefois parfois à perdre le fil rouge du livre – surtout au cours des mises en contexte que ces chapitres variés demandent. *The Great Upheaval* reste toutefois une lecture clef pour tout historien.ne s'intéressant à une analyse de genre de l'histoire, tantôt politique, tantôt économique et sociale. À partir d'un cas ouest-africain, ce livre constitue une contribution centrale pour les historien.ne.s des femmes et du genre<sup>7</sup>.

Sara Panata  
*Les Afriques dans le Monde, CNRS (France)*

<sup>5</sup> *Ibid.* ; Mba N., *Nigerian Women...* *op. cit.* ; Shonekan Stephanie (2009), « Fela's Foundation: Examining the Revolutionary Songs of Funmilayo Ransome-Kuti and the Abeokuta Market Women's Movement in 1940s Western Nigeria », *Black Music Research Journal*, 29(1), pp. 127-144 ; Martin Maria (2016), « "More Power to Your Great Self": Nigerian Women Activism and the Pan-African Transnationalist Construction of Black Feminism », *Phylon* (1960-), 53(2), pp. 54-78.

<sup>6</sup> Awe Bolanle (1988), « Nigerian Women's Visions and Movements: An Overview », Institute of African Studies, University of Ibadan, non publié ; Mba N., *Nigerian Women...*, *op. cit.* ; Oladejo M.T., *Ibadan Market Women...*, *op.cit.* ; Panata Sara (2020), *Le Nigeria en mouvement(s) : la place des mouvements féminins et féministes dans les luttes socio-politiques nationales (1944-1994)*, thèse, Université Paris 1.

<sup>7</sup> L'ouvrage vient d'ailleurs de gagner le prix Aidoo-Snyder (<https://www.asawomenscaucus.com/post/congratulations-to-judith-byfield-winner-of-this-year-s-aidoo-snyder-book-award>) qui sera attribué à l'*African Studies Association* à San Francisco (30 novembre - 2 décembre 2023).

## Bibliographie

- AWE Bolanle, (1988), « Nigerian Women's Visions and Movements: An Overview », Institute of African Studies, University of Ibadan, non publié.
- AWE Bolanle (1977), « The Iyalode in the traditional Yoruba Political System » in A Schlegel (dir.), *Sexual Stratification: a Cross-Cultural Ciew*, New-York, Columbia University Press, pp. 144-159.
- JOHNSON-ODIM Cheryl et MBA Nina (1997), *For Women and the Nation: Funmilayo Ransome-Kuti of Nigeria*, Urbana, University of Illinois Press.
- MARTIN Maria (2016), « “More Power to Your Great Self”: Nigerian Women Activism and the Pan-African Transnationalist Construction of Black Feminism », *Phylon* (1960-), 53(2), pp. 54-78.
- MBA Nina (1982), *Nigerian Women Mobilized: Women's Political Activity in Southern Nigeria, 1900-1965*, Berkeley, University of California.
- OLADEJO Mutiat Titilope (2016), *Ibadan Market Women and Politics, 1900-1995*, Lanham, Lexington Books.
- PANATA Sara, (2020), *Le Nigeria en mouvement(s) : la place des mouvements féminins et féministes dans les luttes socio-politiques nationales (1944-1994)*, thèse, Université Paris 1.
- SHONEKAN Stephanie (2009), « Fela's Foundation: Examining the Revolutionary Songs of Funmilayo Ransome-Kuti and the Abeokuta Market Women's Movement in 1940s Western Nigeria », *Black Music Research Journal*, 29(1), pp. 127-144.
- SOYINKA Wole (1993), *Aké, les années d'enfance*, traduit par Étienne Galle, Librairie générale française, Paris.